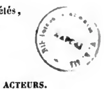
L'IF DE CROISSEY,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Varin, Desvergers et Laurencin.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 11 mai 1835.



PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
AUGUSTIN, séminariste.	M. Bressan.	DENISE, future de Joseph.	Mlle Caroline.
JOSEPH, aubergiste,	M. Lahabre.	Un Garçon d'auberge.	M. Doche jeune.
PITOIS, jeune villageois,	M. Hyacinthe.	Conscrits.	
REMI, sergent,	M. Dumoulin.	Villageois et Villageoises.	
LUCIENNE, sœur de Joseph.	Mlle Beauchêne,		

La scène se passe au village de Croissey.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site champêtre; à droite, au premier plan, une auberge ayant pour enseigne : *à l'If de Croissey*. Du même côté, près de l'auberge, un grand if dont le tronc est creux à la hauteur de la main, çà et là des tables et des bancs.

SCENE I.

CONSCRITS, *puis* AUGUSTIN.

A u lever du rideau, les conscrits sont à table et boivent. Leurs chapeaux sont garnis de rubans.

CHŒUR.

Air nouveau de *M. Ch. Tolbecque.*

En partant pour la guerre,
Voici notre refrain :
Honneur au militaire
Et malheur au pékin.

AUGUSTIN, *sortant de l'auberge pour traverser le théâtre et s'arrêtant à leur vue.*

Que vois-je?.. les conscrits réunis en ces lieux...
Comment passer au milieu d'eux...

CHŒUR, *riant.*

Ah! pardieu! la drôl' de figure!
C'est un abbé! quelle tournure...

(Se levant tous et l'entourant.)

Voyons, s'il boira de bon cœur
A la santé de l'Empereur.

SCÈNE II.

Les Mêmes, JOSEPH.

JOSEPH, *accourant.*

Suite du Morceau.

Eh bien! quel est donc ce tapage?..

AUGUSTIN.

Tous contre moi; vraiment j'enrage.

JOSEPH.

C'est mon hôte et j' dois protéger
Ceux qui, chez moi, viennent loger.

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Monsieur l'abbé, restez de grace.

Allons, allons, point de façon,
Buvez, sans faire la grimace,
A la santé d' Napoléon...

JOSEPH.

Laissez-le tranquille, de grâce!..
Tourmenter ce pauvre garçon...
Est-c' là le courage et l'audace
Des soldats de Napoléon.

AUGUSTIN.

Laissez-moi tranquille, de grace,
Si je n'écoutais la raison,
Malgré votre insolente audace,
Vous verriez si je suis poltron.

SCÈNE III.

Les Mêmes, REMI.

REMI, *arrivant par le fond.* Eh bien! conscrits, que signifie ce vacarme intempérant?

JOSEPH. Le sergent.

REMI. Est-ce qu'on se dispute ici? Souvenez-vous, jeunes conscrits, que l'empereur, dans un ordre du jour du mois dernier, 15 avril 1811, a expressément défendu de se cogner entre soi-mêmes....

JOSEPH. Sergent Remi, je vas vous expliquer...

REMI. Silence! vous me couperez la parole quand je n'aurai plus rien à dire..... Conscrits, l'autorité vous prévient, par mon organe, que le départ des jeunes guerriers, l'espoir de la France et l'orgueil du hameau de Croissey, est fixé à sept heures... Nous marcherons la nuit pour vous ménager le teint... et, si vous n'avez pas le temps d'embrasser vos bonnes amies... vous n'avez qu'à parler, je m'en charge.

LES CONSCRITS. En route!

REMI. Un instant!.. Pour arriver plus vite au chemin de la gloire et des honneurs, ceux qui seront trop fatigués, on les transportera aux frais du gouvernement...

LES CONSCRITS. Ah!..

REMI. A la tête de la colonne... à la seule fin que ceux qui seront derrière leur marchent sur les talons, pour les faire aller plus vite. Vive l'Empereur!.. Là-dessus, par le flanc à droite, pas accéléré, marche!..

CHŒUR.

En partant pour la guerre, etc., etc.

Tous les conscrits sortent par le fond.

SCÈNE IV.

REMI, AUGUSTIN, JOSEPH.

AUGUSTIN. M. Joseph, et vous, M. le sergent, je ne sais comment vous remercier... vous m'avez secouru bien à propos.

REMI. Soyez calme!.. le conscrit aime à rire, mais il n'est point féroce, il ne vous aurait nullement dévoré.

AUGUSTIN. Ce n'est pas là ce que je craignais... mais si vous n'étiez pas venu... j'allais peut-être en assommer un ou deux.

REMI. Ah ça! vous êtes donc belliqueux, jeune corbeau...

AUGUSTIN. Je suis un peu vif et vos conscrits se sont mis à rire au moment où je sortais, pour me rendre chez le curé de ce village... C'est un ami de mon oncle, et j'allais lui demander ses commissions.

JOSEPH. Ses commissions? vous êtes donc sur le point de nous quitter.

AUGUSTIN. Ce soir... il le faut... c'est malgré moi... car ce pays me plait infiniment... un village très bien situé... une population superbe...

REMI. Les canards n'y sont pas chers...

AUGUSTIN. Je me fixerais volontiers dans ce canton... malheureusement, ça m'est impossible... mais je n'oublierai pas que vous avez pris ma défense, M. Joseph; et vous aussi, M. le sergent, quoique vous ayez dit tout à l'heure, jeune corbeau.

REMI. Dam!.. c'est que votre plumage est si analogue.

AUGUSTIN.

Air du Baiser au Porteur.

Sous cet habit, avec philosophie,
Je sais qu'il faut supporter bien souvent...
Et l'injure et la raillerie,
C'est difficile et cependant,
Moi, je n'en garde aucun ressentiment.
Oui, je m'efforce et vous pouvez m'en croire,
D'oublier les torts qu'on m'a faits,
Afin d'avoir plus de mémoire,
Pour me souvenir des bienfaits!..

REMI. L'abbé, voilà des principes!.. Fameux, les principes.

AUGUSTIN. M. Joseph, je me rends chez le curé et ensuite je me mettrai en route.

JOSEPH. J'espère bien que vous ne partirez pas sans faire vos adieux à ma sœur Lucienne.

REMI. Justement, j'aperçois notre jolie petite hôtesse...

AUGUSTIN, *à part.* La voici! Dieu! qu'elle est gentille! sauvons-nous bien vite.

Il s'enfuit par le fond.

SCÈNE V.

REMI, JOSEPH, LUCIENNE.

LUCIENNE, *qui voit Augustin se sauver.* Eh bien!.. où va donc notre jeune abbé, je ne l'aurais pas cru capable de si bien courir.

JOSEPH. On dirait que c'est toi qui l'a mis en fuite.

LUCIENNE. Tant mieux, je ne peux pas le souffrir.

JOSEPH. Bah!.. et pourquoi donc?..

LUCIENNE. Parce que tu es conscrit et qu'il ne l'est pas; avec ça que parmi les numéros... tu es tombé juste sur le plus mauvais.

REMI. Il a tiré l'as... c'est excellent au piquet.

JOSEPH. C'est avoir du guignon, sergent; juste le n° 1, un peu plus, je n'avais rien du tout.

LUCIENNE. Tous ces abbés-là feraient mieux de s'enrôler que de laisser partir un brave garçon comme toi... un homme utile; car enfin tu es mon seul appui... je n'en ai pas d'autre... et Denise donc ta prétendue... est-ce qu'elle peut se passer de toi... de son mari?..

REMI, Joseph, ne te laisse point aller aux émotions de famille... et vous, petite mère, songez plutôt à faire son sac et à le remplir des meilleurs ingrédiens possibles.

LUCIENNE. Du tout!.. j'espère bien qu'il ne nous quittera pas...

REMI. Chimérique espérance...

LUCIENNE. Je vous répète qu'il ne sera pas soldat.

JOSEPH. Comment, explique-toi?

LUCIENNE. Ah! c'est notre secret à Denise et à moi, tout ce que je peux vous apprendre, c'est que, dans ce moment-ci, elle est en sentinelle sur la route, pour voir arriver quelqu'un... Alors, elle viendra nous avertir... et ensuite, vous saurez le reste.

REMI. Mariez-vous, soyez heureux! j'y compâtirai avec plaisir.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, PITOIS.

PITOIS, *à la cantonnade.* Au revoir, les amis, au revoir! bon voyage, portez-vous bien!..

JOSEPH. Tiens! c'est Pitois!

PITOIS. Bonjour tout le monde... Bonjour Joseph; bonjour, mademoiselle Lucienne; bonjour, sergent!.. Vous regardez mon chapeau. Ils regardent tous mon chapeau... l'effet du 111, du fameux cent-onze!.. Voilà un fort chiffre, le plus fort de tous.

JOSEPH. Ainsi, tu es tout-à-fait libre?..

PITOIS. Puisque j'ai le cent-onze et qu'il n'en faut que quarante-deux pour la commune... j'aurais pourtant fait un superbe militaire, n'est-ce pas, sergent? je parie que vous me regrettez.

REMI. Vous?.. ma foi, non!..

PITOIS. Ah! farceur, il ne veut pas en convenir, mais il me regrette.

REMI, *à part.* Dieu! que cet oiseau-là est affligeant.

PITOIS. Et toi, mon pauvre Joseph, tu vas donc partir... tu laisses là ta sœur, ton auberge, tout le bataclan. Mais elle connaît mes sentimens, ta sœur... je veux me marier; pendant que je suis en veine, je tomberai peut-être encore sur un bon numéro.

LUCIENNE. Merci, M. Pitois, je ne veux pas de vous.

PITOIS. Voilà comme vous me recevez, quand je fais la folie de vous offrir ma main.

LUCIENNE. La folie... Est-il malhonnête?

PITOIS. Oui, la folie... car enfin, vous n'êtes pas riche, sans reproche.

LUCIENNE. Et vous, vous êtes si avare..

PITOIS. Parce que j'aime l'argent, vous appelez ça de l'avarice... c'est de la reconnaissance et voilà tout.

LUCIENNE. C'est affreux, seulement, de venir parler de mariage au moment où tous nos amis partent pour la guerre.

PITOIS. Au contraire, Lucienne! c'est le moment, le bon moment... il y en a qui prennent un fusil, une giberne.. moi, je prends une femme.

Air : Vaudeville du Premier prix.

Non ce n'est point un badinage,
C'est le moment, je le soutien;

Si je vous parl' de mariage
C'est que je suis bon citoyen.
Quand l'ennemi dans sa furie
D' la France extermin' les enfans,
Marions-nous pour la patrie
Et r'faisons lui des régimens.
Beaucoup, beaucoup, de régimens
Un' kiriell' de régimens,

LUCIENNE. Allez, vous n'avez pas de cœur, M. Pitois, vous qui êtes seul, qui ne tenez à rien, je sais bien ce que je ferais si j'étais de vous?

PITOIS. Et que feriez-vous, si vous étiez de moi?

LUCIENNE. Je remplacerais quelque bon garçon, qui soutient ses parens; mon frère, par exemple.

PITOIS. C'est bien mon intention...

REMI. Bah!

LUCIENNE. Il serait possible.

PITOIS. Je le remplacerai auprès de vous.

LUCIENNE. Oui, comptez là-dessus...

PITOIS. Vous me refusez, décidément...

LUCIENNE. Oh! bien décidément.

PITOIS. Lucienne, c'en est trop, vous verrez de quoi je suis capable, je ferai un coup de tête... vous serez cause que je me livrerai à tout ce qu'il y a de plus fort en coup de tête.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, DENISE, *accourant par le fond.*

DENISE. Lucienne! Lucienne! le voici.

LUCIENNE. Tu l'as vu!

DENISE. Sa carriole descend la montagne.

JOSEPH. Qui donc ça?

DENISE. M. Gerbault, mon parrain.

LUCIENNE. Qui était à dix lieues d'ici pour toucher de l'argent.

DENISE. Nous allons aller le trouver tous les trois.

LUCIENNE. Et il nous prêtera de quoi lui acheter un remplaçant.

PITOIS. Un remplaçant!

JOSEPH. Comment, vous croyez qu'il consentira.

LUCIENNE. Il a tant d'amitié pour Denise.

REMI. Ah! dam! c'est qu'il faut pas mal de gros sous pour ça, depuis quelque temps, les hommes sont bien augmentés de prix... je connais un particulier extrêmement fortuné qui ne peut pas s'en procurer un pour son fils... et cependant, il paierait tout ce qu'on voudrait.

PITOIS. Tout ce qu'on voudrait!.. faut qu'il soit riche!

DENISE. Oh! c'est égal, allons toujours trouver mon parrain, et nous verrons après.

LUCIENNE. Oui, ne perdons pas de temps.

ENSEMBLE.

Air : Chœur final du *Clair de la Lune*

Heureux destin!
Partons soudain;
Vien, mon frère,
Et, je l'espère,
Près de nous deux,
Selon nos vœux
Tu resteras en ces lieux.
Heureux destin, etc.

DENISE.

Partons soudain,
Oui, mon parrain,
Sauvra ton frère
De la guerre.
Près de nous deux,
Selon nos vœux,
Il va rester en ces lieux.

REMI.

Partez soudain
Et que l' parrain,
De la guerre
Sauv' votre frère.
Selon vos vœux,
Près de vous deux,
Puisse-t-il rester en ces lieux.

PITOIS.

Partez soudain,
Mais le parrain,
D' la guerre
Ne sauvra pas votre frère,
Selon vos vœux
Près de vous deux,
Il ne rest'ra pas en ces lieux.

Joseph, Lucienne et Denise sortent par le fond

SCÈNE VIII.

PITOIS, REMI, *puis* UN GARÇON D'AUBERGE.

PITOIS, *à Remi qui est sur le point de rentrer à l'auberge.* Sergent! pardon sergent! j'aurais un petit service à vous demander.

REMI. Je reviendrai plus tard.

PITOIS. Di'es donc, sergent, il fait bien chaud, ne trouvez-vous pas que ça dessèche le gosier.

REMI. Vous voulez vous rafraichir... (*Appelant*) Garçon, garçon...

PITOIS, *à part.* Est-ce qu'il m'offrirait à boire?

LE GARÇON. Qu'est-ce qui appelle?

REMI. C'est monsieur qui voudrait une bouteille.

LE GARÇON. De quel vin?

REMI, *à Pitois.* Du meilleur, n'est-ce pas?

PITOIS. Oui, du meilleur, du meilleur marché.

Le garçon rentre dans l'auberge.

REMI, *se mettant à une table.* Maintenant, causons avec calme et tranquillité.

PITOIS, *s'asseyant en face.* C'est ça, causons, sergent! voici ce que c'est .. Vous voyez devant vous, un villageois bien triste... Cette petite Lucienne me remplit d'amertume, et puisqu'elle repousse ma personne, je me fais soldat, je veux entrer dans la troupe en qualité de militaire.

LE GARÇON, *rentrant.* Voilà, messieurs! Il pose la bouteille et les verres sur la table et rentre dans l'auberge.

REMI, *versant à boire.* Ainsi, jeune berger, vous avez la louable intentioń de vous engager?

PITOIS. Du tout, sergent, vous n'y êtes pas; permettez-moi de vous rappeler un propos qui est sorti de votre bouche, il n'y a pas une heure.

REMI. Je vous le permets, campagnard.

PITOIS. Vous avez dit en propres termes : « Je connais un particulier extrême»ment fortuné, qui ne trouve pas de rem»plaçant pour son fils, et cependant il »paierait tout ce qu'on voudrait.

REMI. En effet! j'ai tenu ce discours...

PITOIS. Tout ce qu'on voudrait! à combien croyez-vous que ça pourrait se monter, sergent?

REMI. Dam! ça dépend des conventions.

PITOIS. Eh bien, je les accepte pourvu que ce soit une grosse somme.

REMI. Voilà donc comme vous comprenez la gloire, homme des champs.

PITOIS. Ecoutez donc, je n'ai pas le moyen de servir la patrie gratis... et si je consens à me faire tuer, c'est pour gagner ma vie.

REMI, *buvant.* A votre santé.

PITOIS, *de même.* A la vôtre, sergent.

REMI, *se levant.* C'est conclu, l'affaire peut s'arranger.

PITOIS, *de même.* Merci, sergent! par exemple. je vous recommande une chose, c'est de ne parler de ça à personne, vu que j'ai des ennemis dans l'endroit; tout le monde me jalouse, excepté la veuve Durand, une femme sur le retour... qui a pour moi des affections au-dessus de son âge...

REMY. Je conçois l'apologue.

PITOIS. Et si les autres savaient que je me suis vendu... ils se permettent déjà tant d'horreurs sur mon compte...

Air: *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Ils m'appelle't eancre, mercenaire
Ils disent que j 'fais argent d' tout,
Qu'pour deux sous j'livrerais mon père
Justement j' n'en ai pas du tout.
Ils ajout'nt, voyez comme on m' traite,
Que je vendrai ma peau quelque jour.

REMI.

Si vous la vendez moi je l'achète
Ca s'ra bon pour faire un tambour,
J'en f'rai faire un fameux tambour.

PITOIS. Il vaut mieux leur laisser croire que je me suis engagé, ça vous est égal à vous, sergent?

REMI. Convenu, les autres n'y verront que du feu

PITOIS. Et vous allez me conduire chez les parens du conscrit.

REMI. Nous y marchons do ce pas, payez la bouteille, et filons...

PITOIS. Me voilà donc troupier... adieu, Lucienne, adieu, la veuve Durand, au diable tout le village; je veux vexer le bourgeois, la noblesse et le clergé.

REMI. A propos de clergé! j'aperçois le jeune abbé de ce matin.

PITOIS. Le jeune abbé, vous allez voir, sergent, comme je suis loustic.

Il verse un verre de vin.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, AUGUSTIN, LE GARÇON.

AUGUSTIN, *à part.* Toujours des buveurs et des militaires.

PITOIS. Bonjour, l'abbé, voulez-vous accepter un verre de vin, l'abbé?

Il lui présente un verre plein.

AUGUSTIN. Je vous remercie... je n'ai besoin de rien...

PITOIS. Oh! c'est égal... vous boirez...

AUGUSTIN, *voulant rentrer.* Encore une fois, je vous remercie...

PITOIS, *le retenant.* Le vin est tiré... il faut le boire.

AUGUSTIN, *impatienté.* Laissez-moi tranquille.

PITOIS. Veux-tu bien avaler ça, caffard.

AUGUSTIN, *le prenant à la gorge.* Misérable, je ne sais ce qui me retient...

PITOIS. Aye ! aye !.. au secours, sergent ! il m'étrangle.

REMI, *riant.* Doucement, l'abbé... doucement... ménagez mes soldats...

AUGUSTIN, *lâchant Pitois.* Lui, soldat.

PITOIS. Oui, je suis militaire... et si je ne respectais l'habit que vous portez.

AUGUSTIN. Va, tu ne mérites pas que je te fasse payer plus cher ton insolence.

PITOIS, *à part.* A-t-on jamais vu un pareil *Dominus vobiscum !*

REMI. La paix, mes amis !.. et pour ça... il n'y a rien comme un verre de vin... garçon, garçon, une bouteille et un verre.

PITOIS, *à part.* Encore !.. mais c'est une éponge que ce sergent-là ?..

LE GARÇON, *entrant.* Voilà, messieurs.

Il pose une bouteille et un verre sur la table.

REMI, *versant à boire.* C'est le paysan qui régale.

PITOIS, *payant le garçon.* Je suis pincé... tiens !.. mauvais valet d'auberge.

REMI, *présentant un verre à l'abbé.* J'espère, l'abbé, que j'aurai le plaisir de trinquer avec vous?

AUGUSTIN. Après ce que vous avez fait pour moi ce matin... je n'ai rien à vous refuser.

Il boit.

REMI. Vous êtes un brave... et j'ai idée que vous feriez un meilleur soldat que ce jeune pastoureau.

PITOIS. Sergent ne nous amusons pas à boire, ce vin-là est très malsain (*Il boit.*) et puis vous êtes pressé et moi aussi.

REMI. C'est vrai... le coup de l'étrier et partons.

REMI *et* **PITOIS.**

Air : *Quittons ces lieux.* (Quoniam.)

Quitt ez/ous ces lieux
Vin généreux,
Reçois leurs/nos adieux
Vite aux combats
Marchez/Marchons soldats
Et bons Français
Buvons à nos succès.

AUGUSTIN.

Quittez ces lieux,
Pour vous aux cieux
J'adresse des vœux.
Vite aux combats
Marchez soldats,
Et bons Français,
Buvez à vos succès.

Remi et Pitois sortent par le fond; le garçon a enlevé les bouteilles et les verres et est rentré.

SCÈNE X.

AUGUSTIN, *seul.*

Que ces gens-là me sont insupportables, il faudrait avec eux une patience d'ange... et je ne suis pas un ange ! au contraire !.. je me fâche... je m'emporte ! je me battrais même sans trop de répugnance... Enfin, j'ai bien peur de n'avoir aucune vocation pour mon état... et comme dit le sergent, je serais peut-être un bon militaire... il me semble que mes mains sont plutôt faites pour distribuer des coups de sabre que des bénédictions... et ce n'est pas tout, j'ai encore d'autres défauts, j'en ai un surtout, qui m'épouvante et dont je ne peux pas me corriger; mon séjour ici en est la preuve... je me rendais tranquillement chez mon oncle pour y passer les vacances; en traversant ce village, j'aperçois à la fenêtre de cette auberge deux petites mains qui tricottaient... deux jolies petites mains, il ne m'en fallait pas d'avantage... et c'est là le défaut dont je parlais tout à l'heure.

Air : *J'entends et la grêle et la pluie.* (Fiorella.)

Oui, la présence d'une femme,
Jette le trouble dans mon cœur...
Et sa voix au fond de mon ame !
Porte l'ivresse et le bonheur...
Etre divin !.. femme jolie !
Je brave un scrupule ennemi,
Et baissant les yeux à demi
A ton aspect, moi je m'écrie
De t'avoir faite ainsi,
Que le ciel soit béni.

Voilà pourquoi je suis entré dans l'auberge. J'ai vu Lucienne ! et depuis trois jours je reste ici à la regarder, à la suivre des yeux... je vous demande s'il y a du bon sens ?.. d'autant plus qu'elle ne fait pas attention à moi... je crois même qu'elle me déteste... je ne lui plairai jamais sous ce vêtement sinistre... et pourtant si elle sa-

vait combien je l'aime...si elle savait! mais non! elle ne saura rien... il vaut mieux m'éloigner... faisons mes adieux à son frère et partons!.. (*Remontant la scène.*) N'est-ce pas lui que j'aperçois là-bas ?.. oui, Lucienne et Denise l'accompagnent... comme ils ont l'air triste... leur serait-il arrivé quelque malheur? je veux le savoir et si je pouvais leur être utile...

Il se cache derrière l'if.

SCÈNE XI.

AUGUSTIN, *caché*, LUCIENNE, DENISE *et* JOSEPH.

JOSEPH. Allons! allons! consolez-vous! que diable! il ne faut pas se chagriner comme ça...

DENISE. Nous consoler... Oh! jamais... moi qui comptais tant sur mon parrain...

JOSEPH. Puisque ça ne se peut pas... au lieu de recevoir de l'argent, il en a déboursé... ce n'est pas sa faute... laissez-moi partir. Allez, on fait son temps et voilà tout.

LUCIENNE. Oh! son temps... il y a Léonard le menuisier qui est parti avec les autres, il a fait son temps, Léonard... il est mort, voilà comme on fait son temps avec leur monstre d'Empereur.

JOSEPH. Veux-tu te taire!

LUCIENNE. Et si je ne veux pas me taire, moi...

AUGUSTIN, *à part.* Pauvre Lucienne!

LUCIENNE. Mon Dieu! est-ce qu'il n'y aurait pas un homme, un camarade assez bon pour te remplacer...oh! que je l'aimerais celui-là.

DENISE. Faut-il que mon parrain n'ait pas eu d'argent.

LUCIENNE. Mais, je donnerais tout ce que j'ai, moi; ma croix d'or, mes boucles d'oreilles, mes fichus, mes collerettes, tout ce que je possède à celui qui voudrait partir.

AUGUSTIN, *à part.* A-t-elle un bon cœur.

JOSEPH. Tout ça ne ferait pas le prix d'un homme...

LUCIENNE. Eh bien! moi, je vaux bien un homme peut-être, je vaux mieux qu'un homme... oh! bien sûr... et s'il y avait là quelqu'un dans le cas de te remplacer... je lui dirais... partez pour mon frère... je serai votre femme.

AUGUSTIN, *à part.* Il serait possible!

LUCIENNE.

Air *nouveau de M. C. Tolbecque.*

Vous le voyez... je suis jolie!
Rendez un frère à mon amour...
Oui, sauvez-le je vous en prie
Et je suis à vous, sans retour.

DENISE.

Par bonheur on n'peut nous surprendre,
Car si l'on entendait cela,
Quelqu'un au mot pourrait te prendre.

AUGUSTIN, *à part.*

Moi, je suis là...

Même air.

LUCIENNE.

Je donnerais ma vie entière,
Pour payer un tel dévouement,
Et sur la croix d'or de ma mère,
Devant vous j'en fais le serment!

AUGUSTIN, *à part.*

Au bonheur, je puis donc prétendre.

LUCIENNE.

Mais à mes vœux qui répondra!
Personne, hélas! n'a pu m'entendre.

AUGUSTIN, *à part en s'en allant.*

Moi, j'étais là!

Il sort par le fond sans être vu.

SCÈNE XII.

JOSEPH, LUCIENNE, DENISE, *puis* PITOIS.

JOSEPH. Ma bonne petite sœur, tout ça... c'est des idées de femme... sois donc raisonnable... un peu de fermeté... l'heure approche... je vais faire mes préparatifs.

DENISE. Oh! pas encore...

PITOIS, *au fond.* Bon! les voilà tous.

JOSEPH. Tiens! c'est Pitois... il arrive à propos...

PITOIS. Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc? moi qui vous croyais dans l'ivresse de la joie...

JOSEPH. Ah! c'est que j'espérais... mais pas du tout... il faut que je parte...

PITOIS. Là, voyez-vous, mamzell' Lucienne, si vous aviez voulu m'épouser... mais vous n'avez pas voulu... tout est dit femme insensible, je vous ai prévenu que je ferais un coup de tête, le coup de tête a eu lieu... il est consommé.

JOSEPH. Comment! qu'as-tu donc fait?

PITOIS. Ne m'interrogez pas. (*A part.*) S'ils savaient que je me suis vendu neuf mille francs.

LUCIENNE. Ah! M. Pitois, ce n'est pas le moment de me faire des reproches...

PITOIS. Lucienne! vous m'avez laissé des souvenirs bien amèrs... et si j'osais seulement vous en demander un plus doux.

DENISE. Un souvenir!.. et pourquoi!

PITOIS. Ne m'interrogez pas... donnez-moi ce que vous voudrez, la moindre des choses... tenez ce ruban que vous avez là.

LUCIENNE. Mon Dieu? je n'y tiens pas... si ça vous fait plaisir.

Elle lui donne un ruban.

PITOIS. Merci oh! merci! Lucienne... je le couvre de baisers.

On entend un roulement de tambour dans le lointain.

DENISE ET LUCIENNE. Grand Dieu!

Elles se rapprochent de Joseph.

PITOIS. C'est le tambour... on va se réunir sur la place.

DENISE. Joseph!

LUCIENNE. Mon frère!

JOSEPH. Eh bien! quoi? vous voyez que je ne suis pas prêt; il faut que je rentre pour faire mon sac.

LUCIENNE. Laisse-moi au moins t'aider.

JOSEPH. Non; restez-là... vos pleurs n'avanceraient à rien.

PITOIS, *serrant la main de Joseph.* Au revoir, Joseph... adieu, tout le monde... Ah! Lucienne! Lucienne!... quel coup de tête vous m'avez occasionné.

Il sort par le fond; Joseph rentre chez lui.

SCÈNE XIII.

LUCIENNE, DENISE, *puis* REMI.

LUCIENNE. Pauvre Joseph!... il va nous quitter.

DENISE. Tout est fini!

LUCIENNE. Nous ne le verrons plus... oh! les hommes qui sont cause de tout ça, si nous pouvions, oh! nous les tuerions tous, pas vrai, Denise? le maire, l'adjoint, le greffier, et le sergent Remi tout le premier.

REMI, *qui est entré sur les dernières paroles.* Qu'est-ce qu'il a donc fait, le sergent Remi?

LUCIENNE. Laissez-nous, je vous déteste... allez-vous-en!

REMI. Tout doux, petite mère, et prenez lecture de ce poulet.

LUCIENNE. Qu'est-ce que c'est? vous riez, ça me rassure, car vous n'êtes pas méchant, vous! donnez, donnez, je veux lire.

Elle ouvre la lettre.

DENISE. Est-ce une bonne nouvelle, M. Remi?

REMI. Momus...

LUCIENNE. Oh ciel! ça serait possible! (*Courant à la porte de l'auberge.*) Frère! frère! viens vite, dépêche-toi, j'en perds la tête! embrassez-moi, M. Remi! (*Remi l'embrasse.*) Embrasse-le donc aussi, Denise!

Elle le pousse.

REMI. J'accepte toujours.

Il l'embrasse.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, JOSEPH.

Il entre avec son sac, et voyant Remi embrasser Denise.

JOSEPH. Eh bien! c'est pour ça que vous m'appelez?

LUCIENNE. Joseph! tu ne pars pas, tu restes, tu ne nous quitteras plus!

JOSEPH. Allons donc, cette plaisanterie...

LUCIENNE. Ecoute plutôt. (*Lisant.*) «Mademoiselle, je n'exige rien! je remplace votre frère et je pars sans condition... mais si je vous inspire quelque intérêt, vous détacherez la croix d'or qui vient de votre mère et vous la mettrez dans le creux de l'if. Je trouverai moyen de la prendre; et plus tard, si je ne suis pas mort, je vous la rapporterai; vous souviendrez-vous que vous avez fait un serment sur cette croix?»

JOSEPH. La signature?

LUCIENNE. Il n'y en a pas.

JOSEPH. Qui donc que ça peut être?

LUCIENNE. Je ne sais.

JOSEPH. Mais tu as juré d'épouser celui qui me remplacerait.

DENISE. Quelqu'un nous aura écoutés?

JOSEPH. Je ne veux pas de ce remplaçant-là, fi donc, j'irais te sacrifier.

LUCIENNE. Et si j'en veux, moi! si j'ai envie de l'aimer... c'est beau, enfin, ce qu'il a fait là... et puis vous le connaissez, monsieur le sergent?

REMI. Un peu.

LUCIENNE. Est-il bon enfant?

REMI. Beaucoup! j'ai idée qu'il fera son chemin.

JOSEPH. Mais pourquoi qu'il ne s'est pas montré?

REMI. Ah! dam! il y a des individus de ce calibre-là... ils obligent, voilà, ni vu, ni connu.

LUCIENNE, *qui a détaché sa croix.* Ça m'est égal! voici ma croix, je la lui donne.

Elle va mettre la croix dans le creux de l'if.

JOSEPH, *qui veut la retenir.* Ma sœur...

LUCIENNE. C'est fini! et je promets encore d'épouser celui qui me la rapportera, s'il ne m'a pas oubliée.

REMI. C'est bien, jeune villageoise!.. vous n'aurez point lieu de vous en repentir!.. assez causé; le conscrit m'appelle, je vole à sa tête. Adieu, les amis.

ENSEMBLE.

Air : *Cachons-nous et sachons*, etc. (Jacquemin.)

Oui! c'en est fait, et pour la guerre,
Il faut vous quitter en ce jour;
Au revoir, le ciel, je l'espère,
Protégera notre retour.

LES TROIS AUTRES.

C'en est donc fait, et pour la guerre,
Ils vont nous quitter en ce jour,
Ah! que bientôt le sort prospère,
Daigne protéger leur retour.

Remi sort par le fond, à gauche.

SCÈNE XV.

LUCIENNE, JOSEPH, DENISE, *puis* AUGUSTIN, REMI, PITOIS, et LES CONSCRITS.

DENISE. Mon Dieu! que je suis heureuse! à présent que je n'ai plus peur.

JOSEPH. C'est comme un coup du ciel... je ne vous en disais rien, mais ce n'était pas sans peine que j'abandonnais une si bonne sœur et une fiancée comme toi... aussi, à présent, de peur qu'ils ne s'avisent de me rappeler, il faut nous marier tout de suite.

LUCIENNE. Et moi aussi je suis fiancée! la fiancée d'un brave!

On entend au loin tambour.

DENISE. Ah! ce sont les conscrits qui se mettent en route.

Ils regardent tous trois vers la gauche, et sont placés de manière à tourner le dos à l'if.

LUCIENNE. Dis-moi donc, celui qui te remplace doit être avec eux... si nous pouvions deviner lequel... examinons bien.

Pendant ce temps Augustin est entré par la droite, et s'approchant de l'if y prend la croix, qu'il porte à ses lèvres, en regardant Lucienne.

AUGUSTIN, *à voix basse.* Adieu!

Il disparaît.

JOSEPH. Tiens! je ne me trompe pas!... c'est Pitois que je vois là-bas.

LUCIENNE. Pitois?

DENISE. Mais, oui, c'est bien lui! il regarde par ici.

JOSEPH. Il part avec eux... qu'est-ce que ça signifie?

LUCIENNE, *courant à l'if et plongeant sa main dans le creux.* Dieu! ma croix n'y est plus!

JOSEPH. Vraiment! quel soupçon? est-ce que par hasard ce serait lui!

LUCIENNE. Oui, mon frère! j'en suis sûre maintenant... pauvre Pitois, c'est lui qui t'a remplacé.

On entend le tambour.

JOSEPH. Les voilà qui partent.

LES CONSCRITS, *en dehors.* Vive l'empereur!

Les conscrits défilent au fond, Remi à leur tête, et Pitois le dernier.

CHOEUR.

En partant pour la guerre,
Voici notre refrain :
Honneur au militaire
Et malheur au pékin!

LES CONSCRITS, *agitant leurs chapeaux.* Vive l'Empereur!

Lucienne se jette dans les bras de Joseph.

Le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre ouvrant dans le fond, sur la campagne, Deux portes latérales. Une armoire à gauche; une table à droite; chaises et une échelle.

SCÈNE I.

LUCIENNE, DENISE.

Au lever du rideau, elles travaillent auprès de la table. Lucienne tricotte, Denise ourle une cravate.

LUCIENNE. Comment, Denise, c'est aujourd'hui qu'ils arrivent.

DENISE. Aujourd'hui même, à ce que j'ai entendu dire, tous les soldats rentrent dans leur foyers, les habitans du village iront au-devant d'eux : mais c'est singulier, ça n'a pas l'air de te faire autant de plaisir qu'à moi.

LUCIENNE. Quelle idée! au contraire...

DENISE. Dam! puisque la paix est faite, tout le monde doit se réjouir! c'est si terrible, la guerre! quand on pense que Joseph, mon mari, a été obligé de partir après un an de mariage, lui qui avait déjà un remplaçant, et qu'il a été se battre comme un simple garçon.

LUCIENNE. C'est vrai, ce pauvre frère.

DENISE. Avec ça qu'il n'aime pas trop les batailles... aussi. il n'a pas attendu que l'armée soit licenciée... il s'est licencié lui-même, et il est revenu le premier comme un brave mari doit le faire.

LUCIENNE. Oh! mon frère ne manque pas de courage, mais il ne voulait pas abandonner ce jeune officier blessé qu'il a ramené avec lui, et voilà ce qui l'a fait revenir plus tôt.

DENISE. Je ne m'en plains pas, tant s'en faut, surtout, que ce jeune officier a l'air d'un très bon enfant, sans compter qu'il est beau garçon, n'est-ce pas, Lucienne?

LUCIENNE. Peut-être bien, je n'y ai pas fait attention.

DENISE. Ne dis donc pas cela, c'est impossible, depuis huit jours qu'il est ici, il n'a cessé de te faire la cour.

Air *de la Robe et les Bottes.*

On dirait même qu'avant de te connaître
Il t'adorait...

LUCIENNE.

C'est un rêve!

DENISE.

Oui, c'est ça,
Il t'a vue en rêve peut-être
Dans le sommeil on voit de ces choses-là,
Moi l'autre nuit... à notr' jeun' militaire,
J' pensais encore en m'endormant...
Et j'ai rêvé qu' je m'voyais un beau-frère,
Qui lui r'semblait... c'était frappant;
En vérité, c'était frappant.

LUCIENNE. Tu es folle! tais-toi; voici Joseph.

SCÈNE II.

Les Mêmes, JOSEPH.

JOSEPH. Ah! te voilà, Lucienne! je te cherchais.

LUCIENNE. Que me veux-tu?

JOSEPH. Je quitte à l'instant M. Auguste notre jeune sous-lieutenant, nous causions de toi, et il m'a fait une demande qui m'a comblé de joie.

LUCIENNE. Une demande?

JOSEPH. Cependant, j'ai dit que je t'en parlerais, parce qu'au fait, ça te regarde; il est là qui attend la réponse.

LUCIENNE. Mais enfin, de quoi s'agit-il?

JOSEPH. Tu ne le devines pas?

LUCIENNE. Non, du tout!

JOSEPH. Il demande ta main, il veut t'épouser.

LUCIENNE, *à part.* O ciel!

DENISE. Là! qu'est-ce que je te disais.

JOSEPH. Je l'ai à peu près assuré de ton consentement.

LUCIENNE. Tu as eu tort, car je ne le donnerai jamais.

JOSEPH. Et pourquoi

DENISE. Tu es bien difficile.

LUCIENNE. Vous savez tous les deux que ça m'est impossible.

JOSEPH. Par exemple, ah! j'y suis, c'est à cause de Pitois, qui m'a remplacé, il y a trois ans... Dam! c'est un service qu'il m'a rendu. j'en conviens, mais tu n'es pas obligée de payer pour moi.

LUCIENNE. Si fait! n'ai-je pas juré de l'épouser à son retour; quand il me rapporterait... ma croix d'or.

JOSEPH. Mais tu ne peux pas le souffrir.

LUCIENNE. Peut-être, qu'en sais-tu?

JOSEPH. Comment. Oh! ce serait drôle, car enfin, notre jeune sous-lieutenant vaut cent fois mieux; et en fait d'obligations; je lui en ai de solides, dont je ne vous ai rien dit, parce qu'il me l'a défendu; d'abord, il m'a sauvé la vie, c'est déjà bien gentil, ça vaut bien d'être parti pour moi.

Air : *J'ai vu le parnasse, etc.*

Dans le plus fort d'une bataille,
J'en conviens, je me croyais perdu,
Par un dragon d'un' fort bell' taille
En deux j'allais être fendu!
Lorsqu'entre nous, avec audace,
Je vois se jeter le lieut'nant,
Il a r'çu l' coup d' sabre à ma place
V'là c' que j'appelle un remplaçant.

DENISE. Oui, c'est un trait magnifique.

JOSEPH. Et sans me connaître, encore, remarquez bien ça... mais depuis ce moment-là, nous ne nous sommes plus quittés, et je ne sais si c'est un effet de sympathie! mais il me semblait que je le connaissais déjà, et que je devais le jour à un ancien ami.

LUCIENNE. Assez, mon frère! n'insiste pas! ce serait inutile, dis à M. Auguste que je suis engagée à un autre et que rien ne saurait me faire manquer à ma promesse; il me comprendra, lui.

JOSEPH. C'est à dire que tu ne l'aimes pas, je ne me chargerai jamais d'une si mauvaise nouvelle.

DENISE. Ni moi non plus! je n'en aurai jamais le courage.

LUCIENNE. Oh! je t'en prie, mon frère, ne me force pas de lui apprendre moi-même.

JOSEPH. C'est juste! de ta part, ça lui ferait encore plus de peine, tandis que moi... je vais aller le trouver.

DENISE. Dieu! le voici!

SCÈNE III.

Les Mêmes, AUGUSTE, *en uniforme, avec des moustaches.*

AUGUSTE, *à demi-voix.* Eh bien, Joseph?

JOSEPH. Dam! mon lieutenant! (*A part.*) Quelle diable de commission.

Air : *Vraiment, je l'espère.* (Estelle.)

AUGUSTE, *à part.*
Eh quoi, ma présence,
Les rend interdits,
Ah! de leur silence,
Déjà je frémis.

LUCIENNE, *à part.*
Fuyons sa présence;
Il faut, j'en rougis,
Cacher, par prudence,
Le trouble où je suis.

Elle sort par la droite.

JOSEPH *et* DENISE, *sortant par le fond.*
De notre silence,
Il est tout surpris;
Cachons par prudence
Le trouble où je suis.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, JOSEPH.

AUGUSTE. Elle s'en va!.. sans m'adresser une parole; et toi? ton embarras, celui de ta femme, m'expliqueras-tu ce que ça signifie?

JOSEPH, *à part.* Il faut lui toucher ça avec ménagement.

AUGUSTE. Mais réponds-moi donc, tu me fais mourir...

JOSEPH. Patience, mon lieutenant... Supposez que vous allez recevoir un boulet dans l'estomac... ça viendra toujours assez vite.

AUGUSTE. Que dis-tu? Lucienne me refuserait, elle me fuit, elle ne m'aime pas..

JOSEPH. Ma sœur, ne pas vous aimer! par exemple, vous qui m'avez sauvé la vie, je voudrais bien voir ça... Non! la seule difficulté, c'est qu'elle en aime un autre.

AUGUSTE. Un autre.

JOSEPH. Mon Dieu oui!..

AUGUSTE. Voilà ce que je craignais.

JOSEPH. Un garçon de ce village, qui lui faisait la cour dans les temps... Elle se moquait bien un peu de lui; mais il paraît que depuis c'est changé; il a reçu d'elle des promesses, des sermens, et ma sœur tient toujours ses sermens... Elle ne fait rien comme les autres.

AUGUSTE. Dis plutôt qu'elle m'a indignement trompé... moi qui l'aime tant... mais je ne le souffrirai pas, je ne dois pas le souffrir.

JOSEPH. Permettez, mon lieutenant;

ma sœur ne vous a rien promis, à vous! tandis qu'à ce pauvre Pitois.

AUGUSTE. Pitois, qu'est-ce que c'est que que ça?

JOSEPH. Un imbécille qui m'a remplacé il y a trois ans.

AUGUSTE. Qui t'a remplacé? lui, Pitois?

JOSEPH. Oui, par amour pour Lucienne. C'est beau, n'est-ce pas?

AUGUSTE, *à part*. Je n'y conçois rien; c'est une méprise!..

JOSEPH. Et ce qu'il y a de terrible pour vous, c'est qu'il revient aujourd'hui de l'armée!.. Nous l'attendons d'un instant à l'autre.

AUGUSTE, Et tu dis qu'elle l'aime!.. Tu en es bien sûr...

JOSEPH. Je ne l'aurais jamais cru... si elle ne me l'avait pas assuré tout à l'heure.

AUGUSTE. Non, non! je ne puis le croire!.. ce serait aussi trop de malheur après tout ce que j'ai fait... car tu ignores ma position et tu ne peux comprendre.

JOSEPH. Mais si, mon lieutenant; et je suis désolé de n'avoir qu'une sœur, je voudrais en avoir une douzaine pour vous donner à choisir.

AUGUSTE. Va! tout n'est pas désespéré.. j'attends mon rival, M. Pitois!.. Je serai présent quand il arrivera... j'observerai et je verrai bien si ta sœur... Oh non! elle ne l'aime pas, elle ne peut pas l'aimer.

JOSEPH, *à part*. Pauvre jeune homme! il me fait de la peine...

SCÈNE V.

Les Mêmes, DENISE, *accourant.*

DENISE. Les voici!.. les voici!.. (*Allant à la porte à droite.*) Lucienne, Lucienne!.. voici Pitois, le sergent Remi et les autres.

AUGUSTE. Le sergent Remi?

DENISE. Lui-même.

JOSEPH. Je vais à leur rencontre...

Il va vers le fond.

DENISE. Oh! ce n'est plus la peine à présent.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, PITOIS, REMI, autres Soldats, Villageois et Villageoises.

CHOEUR.

Air : *Chœur final des Pages de Bassompierre.*

Nous revenons / Ils reviennent tous de la guerre,
Aux lieux si chers à notre cœur.
Nous retrouverons / Ils retrouveront je l'espère,
Et le repos et le bonheur.

JOSEPH. Ce bon Pitois... embrassons-nous encore.

PITOIS, *l'embrassant.* Volontiers! et mamselle Denise aussi.

Il embrasse Denise.

JOSEPH. C'est ma femme à présent...

PITOIS. Ta femme!.. raison de plus...

REMI, *apercevant Auguste.* Eh! qu'est-ce que je vois? est-ce bien vous, mon lieutenant?

AUGUSTE. Remi, mon brave Remi.

Ils s'embrassent.

JOSEPH. Vous vous connaissez donc.

REMI. Si je le connais! c'est mon élève, c'est moi qui l'ai formé... un joli sujet, je m'en flatte, et qui a été plus loin que son maître... ça n'est pas étonnant quand on a étudié en latin, en grec et en autres arts d'agrément.

AUGUSTE, *interrompant.* Et par quel hasard dans ce pays.

REMI. Que voulez-vous? la guerre est finie... et je viens déposer le glaive dans ce hameau pacifique.

PITOIS. Nous venons déposer le bancal. C'est moi qui ai décidé le sergent.

REMI. Au fait, je devais m'attendre à vous rencontrer, mon officier... Je me souviens que dans le temps...

AUGUSTE, *bas à Remi.* Silence! Remi, personne ne m'a reconnu... pas un mot sur le passé.

REMI, *bas à Auguste.* Il y a du mystère, suffit.

PITOIS, *qui a examiné l'intérieur de l'auberge.* Dis donc, Joseph... ton auberge est embellie, tu as donc fait des réparations?

JOSEPH. Oui, nous sommes à notre aise à présent; un petit héritage assez gentil...

PITOIS. Un héritage assez gentil! tiens.. tiens... ça me fait penser à Lucienne, ta sœur Lucienne. Pourquoi donc qu'elle n'est pas ici? ah! je devine... c'est peut-être à cause de moi.. elle ne se soucie pas de me voir, la tigresse.

JOSEPH. Oh! peux-tu penser ça.. elle qui est si reconnaissante; et, c'est bien naturel, après le service que tu nous as rendus.

PITOIS. Comment? j'aurais eu le bonheur de vous rendre service.

JOSEPH. Il est inutile de feindre; nous savons tous que c'est toi...

PITOIS. Vous savez que c'est moi...

DENISE. Oui, M. Pitois, nous vous avons tant d'obligations...

JOSEPH. Et tu n'as pas affaire à des ingrats...

PITOIS, *lui serrant la main.* Merci!.. vous faites bien de me prévenir, car le diable m'emporte...

JOSEPH. J'aperçois ma sœur qui saura te remercier à sa manière.

PITOIS. La voici! Dieu! comme mon cœur palpite...

ENSEMBLE.

Air de la Maison de plaisance.

PITOIS et **AUGUSTE.**

La voilà!
Malgré moi sa présence,
De crainte et d'espérance,
Me fait trembler déjà.

REMI, JOSEPH, DENISE *et le* **CHŒUR.**

La voilà!
Si j'en crois l'apparence,
D'une douce espérance,
Ses yeux brillent déjà.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, LUCIENNE.

LUCIENNE, *à Pitois.*

C'est vous! ah! ma joie est extrême
Enfin vous voilà de retour
Pauvre Pitois,

AUGUSTE, *à part.*

C'est lui qu'elle aime!
Son trouble a trahi son amour...

PITOIS.

Vous me souriez! ô jour prospère!
Ça me rappelle un proverbe connu
Ah! quand on en est revenu
C'est un' bell' chose que la guerre.

ENSEMBLE.

PITOIS, AUGUSTE, LUCIENNE.

Le/La voilà.
Malgré moi, sa présence,

DENISE, REMI, JOSEPH.

La voilà
Si j'en crois l'apparence, etc.

PITOIS. Comment, mamzell' Lucienne, vous êtes contente de me voir? vous êtes douce, vous êtes bonne! c'est bien étonnant; moi qui m'attendais à des brutalités de votre part.

LUCIENNE. Rassurez-vous mon bon Pitois! je ne suis plus la même et je ne dois songer maintenant qu'à vous faire oublier le passé et à m'acquitter envers vous.

PITOIS. Ah! oui! toujours à cause du service en question!.. dam! si vous croyez me devoir quelque chose... c'est bien facile, car moi je ne suis pas changé: toujours Pitois, toujours le même Pitois.

Air : Vaudeville du Charlatanisme.

En garnison dans les combats,
Dans les plaisirs dans la détresse
Le souvenir de vos appas
Dans mon cœur est resté sans cesse;
C'était à vous seule que j' pensais,
Quand j' me r'posais à l'ambulance
A la cantin' quand je buvais,
A la gamell' quand je mangeais
C'est c' qui sout'nait mon existence.

LUCIENNE. Pauvre Pitois.

PITOIS. Pauvre n'est pas le mot! je suis riche à présent, j'ai plus de dix mille francs.

JOSEPH. Dix mille francs! comment diable as-tu fait?

PITOIS. Ne m'interrogez pas! et si j'osais, vous pourriez me rendre le plus heureux fantassin de l'Europe, mais non... vous ne voudrez pas...

LUCIENNE. Dites toujours...

PITOIS. Pour lors... je vous offrirais de rechef mon cœur et ma main...

LUCIENNE. Vous savez bien que je ne puis vous refuser.

PITOIS. Bah! pas possible...

REMI, *bas à Auguste.* Ah! ça mon lieutenant, qu'est-ce que ça signifie?

AUGUSTE, *id.* Remi... je t'en conjure... écoute et ne dis rien...

PITOIS, *à Lucienne.* Comment, vous acceptez? tout de suite et sans façon.

LUCIENNE. Oui, Pitois! je le dis en présence de tout le monde... je suis prête à vous épouser, dès que vous m'aurez rendu le gage que vous avez reçu de moi.

PITOIS, *étonné.* Le gage que j'ai reçu...

REMI, *bas à Auguste.* Mais, mon officier, il me semblait que c'était vous.

AUGUSTE, *id.* Tais-toi... tu sauras tout.

PITOIS. Pardon, Lucienne! vous dites le gage que j'ai reçu...

LUCIENNE. D'où vient votre surprise? ne l'auriez vous pas conservé?

PITOIS. Si fait! si fait! ne vous fâchez pas, par exemple, je ne l'ai pas sur moi...

LUCIENNE. Où est-il donc?

PITOIS. Où il est? soyez tranquille,.. je ne peux pas l'avoir perdu... et je vais aller le chercher. (*A part.*) Si je savais seulement ce que c'est.

JOSEPH. Allons Pitois... puisque ma sœur le veut; tu seras mon beau-frère, tu peux regarder ma maison comme la tienne, mon auberge est ouverte à toi et à tes amis.

PITOIS. Comment, gratis, et à tes frais?

JOSEPH. Est-ce que ça se demande? et pour commencer!.. je les invite tous à se rafraichir. (*Aux soldats.*) A table, camarades et ne ménagez pas les flacons.

PITOIS, *à part.* Je suis dans une position extrêmement ténébreuse.

CHŒUR.

Nous revenons / Vous revenez tous de la guerre,
Au lieu si chers à votre / notre cœur
Vous retrouverez / Nous retrouverons je l'espère
Et le repos et le bonheur.

Lucienne sort par la droite. Joseph, Pitois et le chœur sortent par le fond ainsi que Denise.

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, REMI.

REMI. Ah! ça, mon lieutenant, je compte sur vous, pour me déchiffrer l'énigme ou je suis plongé.

AUGUSTE. Remi, je suis au désespoir,..

REMI. Pourquoi donc ça, mon officier?

AUGUSTE. Tu le vois bien, parce que Lucienne me rend le plus malheureux des hommes.

REMI. Je n'y comprends rien, elle ne sait donc pas qui vous êtes?

AUGUSTE. Eh! non, morbleu! je suis arrivé ici comme l'ami de Joseph que j'avais vu à l'armée!.. personne n'a reconnu sous l'habit militaire le timide abbé d'autrefois, et par une fatalité inconcevable, ils s'imaginent tous que Pitois est le remplaçant de Joseph.

REMI. Ne pouvez-vous pas leur prouver le contraire...

AUGUSTE. Sans doute, j'ai des droits sur Lucienne... mais avant de les faire valoir je voulais gagner son cœur, m'assurer de son amour.

REMI. Jeune homme, vous donnez dans le sentiment, c'est un genre faux et prétentieux : à votre place, j'aurais dit : me voilà... je suis un tel.. épousez-moi, et que ça finisse...

AUGUSTE. Le ciel m'en préserve... en gardant le silence, j'ai du moins acquis la preuve qu'elle en aime un autre, et ce rival préféré c'est Pitois...

REMI. Lui, ce clampin de Pitois... c'est un grippe-sou; à l'armée il a trouvé moyen d'entrer dans les vivres... il n'y a que là qu'il ait fait son service régulièrement.

AUGUSTE. C'est possible! mais elle l'aime, tu en as été témoin tout à l'heure... elle l'a reçu avec tendresse, elle était joyeuse de son retour.

REMI. C'est pourtant vrai.

AUGUSTE. Et tu ne veux pas que je sois furieux.

REMI. Mais si fait, mon lieutenant à votre aise, cassez tout... brisez tout, je vous aiderai; ça rentre plus dans ma manière de voir.

AUGUSTE. Eh bien! non, à quoi me servirait la colère, les emportemens? d'autant plus qu'il me reste un doute une incertitude... je veux encore tenter une dernière épreuve, et pour cela tu peux m'être utile.

REMI. Parlez, mon officier, vous savez si je vous suis dévoué.

AUGUSTE, *tirant la croix d'or de sa poche.* Voici sa croix d'or, le gage que j'ai reçu d'elle... tu vas le lui remettre...

REMI. De votre part.

AUGUSTE. Garde-t'en bien!.. dis-lui que tu es chargé de la lui rendre par celui qui a remplacé son frère.

REMI. Rien de plus?

AUGUSTE. Que désormais elle est libre de tout engagement et qu'elle peut disposer de sa main.

REMI.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Mais, mon lieut'nant c'est une inconséquence,
Vous êt's un peu troubadour je le voi
Quoi, c'en est fait? et comme dit la romance
Vous lui rendez ses sermens et sa foi,
Ça n'est pas là l' bon moyen, croyez-moi,
A vot' bonheur puisqu'un rival s'oppose
Faut l' mettre à l'ombre et la jeune beauté
Va vous choisir en toute liberté...
Dites un mot et j' prends sur moi la chose
J' vas trancher la difficulté
Il met la main à son sabre.
Voilà ce qui tranche plus d'une difficulté!
Il va pour sortir par le fond.

AUGUSTE, *l'arrêtant.* Non, non... arrête, ce n'est pas là ce que je veux... si Lucienne m'aime, je n'ai rien à craindre, c'est en ma faveur qu'elle se décidera, elle est là dans sa chambre!.. va la trouver!.. ne perds pas un instant.

REMI. Vous le voulez, lieutenant, vous donnez dans le pastoral, c'est fini.

AUGUSTE. Va donc... dépêche-toi.

Il le pousse dans la chambre.

REMI. Allons! c'est douloureux; pauvre jeune homme, va.

AUGUSTE. Oui, ce moyen réussira, du moins je l'espère... Lucienne n'attend peut-être qu'une occasion.

SCÈNE IX.

AUGUSTE, JOSEPH, *puis* PITOIS.

JOSEPH. Ah! je vous cherchais, mon lieutenant... pour nous consoler ensemble, si c'est possible, car je suis aussi contrarié que vous, allez...

AUGUSTE. Autant que moi, c'est difficile.

JOSEPH. Si ça continue... je finirai par détester ce Pitois!.. tenez, l'entendez-vous? il est gai comme un pinson, lui...

PITOIS, *entrant sans les voir il tient un ruban à la main.* Tra la la la la la, etc. je suis au comble des combles... j'ai enfin retrouvé le gage de Lucienne... je me suis rappelé, c'est le ruban qu'elle m'a donné à mon départ, les femmes n'oublient rien.

JOSEPH, *à Auguste.* Il ne nous voit seulement pas...

PITOIS, *à part.* Et moi, qui l'avais perdu... j'ai été vite en acheter un à crédit, chez la veuve Durand; elle se porte toujours très bien la veuve Durand.

JOSEPH. Qu'est-ce que tu as donc à rire là-bas, tout seul, Pitois?

PITOIS. Tiens! tu étais là, beau-frère, où est donc Lucienne?

JOSEPH. Je ne sais... je causais avec le lieutenant.

PITOIS, *à part.* Toujours ce lieutenant, il ne bouge pas d'ici, le lieutenant, il est comme chez lui... (*Haut.*) Joseph, écoute donc, Joseph!

Il l'appelle dans un coin du théâtre.

JOSEPH, *s'approchant de lui.* Hein? qu'est-ce que c'est?

PITOIS, *à mi-voix.* A présent que nous allons être parens, j'ai le droit de t'observer une chose... Où as-tu donc pêché ton officier, est-ce un voyageur?

JOSEPH. Non, c'est un ami, il est de la maison.

PITOIS, *plus haut.* Est-ce que tu le nourris?

JOSEPH. Parle donc plus bas, il m'a sauvé la vie.

PITOIS. Ah! c'est différent, tu peux le nourrir... et beaucoup... (*S'approchant d'Auguste.*) Mon lieutenant, recevez le témoignage de mon admiration, il paraît qu'à nous deux, nous avons rendu plus d'un fameux service au beau-frère; les braves sont faits pour s'estimer, et se donner des poignées de main. Touchez là...

AUGUSTE, *la lui serrant très fort.* Avec plaisir.

PITOIS. Oh! assez... très bien... (*A part.*) Je ne sais si je me trompe, mais le poignet de ce gaillard-là ne m'est pas inconnu...

JOSEPH, *à Pitois.* Tu demandais après ma sœur, tiens, la voici.

SCÈNE X.

Les Mêmes, LUCIENNE.

AUGUSTE, *à part.* Elle a remis sa croix.

LUCIENNE, *à part.* Il est encore là.

PITOIS. Adorable fiancée, (*Mettant sa main dans sa poche pour en tirer le cordon.*) vous m'avez demandé le gage que j'ai reçu de vous.

LUCIENNE. Et vous me l'avez renvoyé, je vous en remercie.

AUGUSTE, *à part.* Ecoutons bien...

PITOIS. Je vous l'ai renvoyé? depuis peu?

LUCIENNE. On vient de me le remettre à l'instant.

PITOIS. Qui ça? un de mes amis?

LUCIENNE. N'était-ce pas convenu avec vous?

PITOIS. Nécessairement... car sans ça... vous sentez que... et je vous demande pardon de ne pas vous l'avoir rendu moi-même, mais j'avais un motif...

LUCIENNE. Que je connais maintenant et dont j'apprécie la générosité.

PITOIS. Vous êtes bien bonne, Lucienne....

LUCIENNE. Ne craignez pas que j'en abuse.... mais je désire avoir avec vous, là-dessus, un entretien particulier.

PITOIS. Sur le même sujet? très bien! (*A part.*) Il paraît que ce n'était pas le ruban... et moi qui l'avais acheté... Heureusement, c'est à crédit.

LUCIENNE. Jusque là, rien ne doit être changé dans nos dispositions, et vous pouvez dès à présent, fixer le jour de notre mariage.

AUGUSTE, *à part.* Son mariage, allons! tout est fini, il n'y faut plus penser.

JOSEPH. Bah! rien ne presse, nous avons le temps.

PITOIS. Au contraire, marions-nous vivement; d'abord, je ne pourrais pas rester long-temps comme ça, faisons une petite noce entre nous... point de dépenses... point d'étrangers, je ne crois pas que le lieutenant se soucie beaucoup d'en être.

AUGUSTE. Quand je le voudrais, ça me me serait impossible... je vais prendre congé de vous.

LUCIENNE. Vous partez, M. Auguste.

AUGUSTE. Dans un quart-d'heure, j'aurai quitté ce village...

LUCIENNE. Déjà!

AUGUSTE. Il le faut.

PITOIS, *bas à Lucienne.* Ne le retenez pas, ça serait malhonnête.

LUCIENNE. Ça suffit, monsieur...

JOSEPH. Mon lieutenant, je n'insiste pas non plus... à votre place j'agirais de même...

AUGUSTE. Je vous laisse, pour aller faire mes préparatifs.

JOSEPH. Et moi, je vais seller votre cheval... mais nous nous reverrons plus tard, je l'espère.

AUGUSTE. Jamais... Adieu, mon ami....

Il sort par la gauche. Joseph par le fond.

SCÈNE XI.

LUCIENNE, PITOIS.

PITOIS, *à part.* Elle veut me parler en particulier... elle va sans doute m'expliquer l'embrouillamidi.

LUCIENNE. M. Pitois, je ne puis vous exprimer combien je suis touchée de votre conduite.

PITOIS. Mon Dieu, Lucienne, ma conduite est bien simple.

LUCIENNE. Oh non! vous m'avez dégagée de mes promesses, vous me laissez libre de disposer de ma main, tout le monde ne serait pas capable d'un pareil procédé.

PITOIS, *stupéfait.* Lucienne! ce que vous me dites là... (*A part.*) Voici une autre histoire.

LUCIENNE. Mais je saurai m'en rendre digne par ma franchise par ma sincérité, car je me reprocherais toute la vie de vous avoir trompé un seul instant.

PITOIS. Et vous avez raison, j'aime mieux apprendre tout de suite ce qui en est...

LUCIENNE. Eh bien, mon pauvre Pitois, j'ai un aveu à vous faire.

PITOIS. Un aveu, Lucienne, si c'est pour me dire que vous m'aimez, ne vous gênez pas.

LUCIENNE. Non, Pitois, ce n'est pas cela.

PITOIS. Ah! ce n'est pas ça...

LUCIENNE. C'est un secret que jusqu'ici, je n'ai confié à personne, car après ce que vous avez fait pour moi.

PITOIS. Achevez, Lucienne, achevez!... (*A part.*) Je prévois une foule de choses.

LUCIENNE. N'insistez pas, je vous en prie, il me serait trop pénible de vous avouer... mais ce que je n'oserais pas vous dire, je vous l'ai écrit.

PITOIS. Une lettre, Lucienne! donnez, que je la lise.

LUCIENNE. Cette lettre, je ne l'ai pas... j'aurais eu trop à rougir; vous la lirez quand je ne serai plus là?

PITOIS. Vous l'avez donc mise à la poste?...

LUCIENNE. Je l'ai déposée...

PITOIS. Où ça, Lucienne, où ça?

LUCIENNE. A la même place, où, il y a trois ans, vous avez trouvé le gage que vous m'avez rendu.

PITOIS, *ébahi.* A la même place où... ah! c'est... ah! c'est à cette place-là?

LUCIENNE. Allez, Pitois!.. prenez cette lettre, et quand vous l'aurez lue, si vous voulez encore que je sois votre femme, je suis prête à accomplir mon serment.

PITOIS, *la retenant* Pardon! permetttez... une légère explication...

LUCIENNE. J'en ai déjà trop dit... réfléchissez... je reviendrai tout à l'heure savoir votre résolution.

Elle sort par la droite.

SCÈNE XII.

PITOIS, *seul.*

Lucienne !.. Lucienne !.. (*Il court à la porte, que Lucienne ferme brusquement.*) elle me plante là. Voyons un peu ! elle m'a dit : « A la même place où vous avez trouvé mon gage il y a trois ans.... » Je n'ai pas voulu lui demander où c'était, parce que ça aurait eu l'air de ne pas le savoir... Et... le fait est que je n'en sais rien... car, enfin, quel gage m'a-t-elle donné ? comment lui ai-je rendu ce gage que je n'ai jamais eu... et dans quel endroit ai-je trouvé ce gage que je n'ai jamais eu... et que pourtant je lui ai rendu ; décidément cette femme-là abuse de mon intelligence !.. Et, le plus bête de tout, c'est qu'elle va venir chercher une réponse à sa lettre... Où diable les femmes mettent-elles leurs gages ordinairement ?.. C'est peut-être... Oh ! non, j'ai plutôt idée que c'est dans un tiroir ou dans une armoire; au fait, en cherchant partout, ça doit y être... (*Il cherche dans le tiroir de la table et dans l'armoire.*) Rien dans le tiroir, rien dans le sucrier, rien dans la soupière. Qu'est-ce que c'est que ça ?.. (*Il tire un plat.*) un canard... il y a de quoi se manger le bout des doigts.

Air de vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.

C'est vainement que je persiste,
Moi qui pourtant ai l' nez très fin ;
Il faut qu' je n' sois pas sur la piste,
Et dans c' moment je suis enfin
Comme un basset qui perd la trace
D'un lapin ou bien d'un perdreau :
Oui, je m'fais l'effet d'un chien de chasse
Qui s' trouve enrhumé du cerveau.

Oh ! mais... j'aperçois là-haut une petite boîte... Justement voici une échelle... (*Il va prendre l'échelle et monte.*) il y a des choses qu'on met dans des petites boîtes.

SCENE XIII.

PITOIS, AUGUSTE, *puis* LUCIENNE.

AUGUSTE, *sortant de la chambre à gauche avec son porte-manteau.* Me voilà prêt. Joseph n'est pas là... n'importe ! Il faut partir sans voir Lucienne, sans lui dire adieu ! j'y suis décidé...

PITOIS, *tenant un papier.* Qu'est-ce que c'est que ça ?

AUGUSTE. Eh bien, non, je m'arrête, je balance, je ne peux définir ce qui se passe en moi.

PITOIS, *au haut de l'échelle.* De la mort aux rats (*Voyant Auguste.*) Tiens, le lieutenant... lui qu'est de la maison, il sait peut-être où Lucienne met ses gages... J'ai envie de le questionner.

Il descend quelques échelons.

AUGUSTE. Morbleu ! c'est trop hésiter... partons... (*Apercevant Lucienne qui entre.*) Dieu ! la voici.

PITOIS, *voyant Lucienne.* Lucienne ! et je n'ai encore rien trouvé.

Il remonte l'échelle, tire un des volets de l'armoire et se cache derrière.

LUCIENNE. Pitois n'est pas revenu...c'est singulier... (*Elle va vers le fond et voit Auguste.*) Oh ! c'est vous, M. Auguste...

AUGUSTE. Oui, mademoiselle, j'espérais trouver votre frère ici... mais, pardon ! je vous laisse, adieu, mademoiselle.

LUCIENNE. M. Auguste, que vous ai-je donc fait pour me quitter ainsi ? qu'avez-vous à me reprocher ?

AUGUSTE. Eh qu'importe ! maintenant ne sommes-nous pas étrangers l'un à l'autre.

LUCIENNE. Je croyais pouvoir compter du moins sur votre amitié.

AUGUSTE. Mon amitié ? Oh ! non, ne la demandez pas, car alors j'aurais le droit de vous faire des reproches...un ami n'est pas indulgent, un ami ne manquerait pas de vous dire que celui que vous aimez, ce Pitois, que vous me préférez, est indigne de vous.

PITOIS, *à part.* J'en apprends de belles sur mon échelle.

LUCIENNE. C'est vous, monsieur, qui êtes injuste; n'oubliez pas que Pitois va être mon mari, et que si vous l'accusez... mon devoir est de le défendre.

PITOIS. Très bien !

AUGUSTE. Vous voyez bien que j'avais raison de m'en aller. Adieu, Lucienne.

LUCIENNE. Arrêtez !

PITOIS, *à part.* Elle le rappelle !..

AUGUSTE. Vous voulez que je reste...

LUCIENNE. Encore un instant... Pitois va revenir... je l'interrogerai... et après, vous jugerez vous-même, s'il faut rester ou partir.

AUGUSTE. Que dites-vous ?..

LUCIENNE. Je vous engage à attendre sa réponse.

PITOIS. Il attendra long-temps.

AUGUSTE. Je n'y conçois rien... mais cette confiance que vous lui témoignez

m'irrite encore contre lui... car vous ne le connaissez pas... et mon devoir, à moi, est de vous éclairer... Ce Pitois est un fourbe dont vous êtes la dupe.

PITOIS, *descendant quelques échelons.* Il est temps de les interrompre.

AUGUSTE. Un imposteur, à qui j'irais chercher querelle s'il était capable de me rendre raison.

PITOIS. Je ne descendrai pas jusque-là.

Il remonte à l'échelle.

AUGUSTE. Croyez-moi, Lucienne!.. je puis prouver ce que j'avance... j'ai des preuves qui calmeront vos craintes, qui feront cesser tous vos scrupules!..

LUCIENNE. Il serait possible!

AUGUSTE. Mais avant de vous livrer mon secret, il me faut un mot qui me rassure et m'encourage.

LUCIENNE. Et ces preuves vous me les donnerez?..

AUGUSTE. Vous saurez tout...

PITOIS, *à part.* La tête me tourne.

LUCIENNE.

Air *du premier acte.*

Mon Dieu, que faut-il donc vous dire?
Rien n'égale mon embarras,
Mon amitié doit vous suffire.

AUGUSTIN.

Non, non, ce mot ne suffit pas!
Oui, j'exige un aveu plus tendre;
Eh! quoi, vous vous taisez déjà,
Parlez, on ne peut nous entendre.

PITOIS, *à part, en lui montrant le poing.*

Moi, je suis là,
Moi, je suis là.

LUCIENNE.

Vous me cachez quelque mystère,
Confiez-moi tous vos secrets.

AUGUSTE.

Moi, je ne puis.

LUCIENNE.

Pourquoi vous taire.

AUGUSTE.

Si vous m'aimiez je parlerais.

LUCIENNE.

Eh bien, parlez sans plus attendre.

AUGUSTE.

O bonheur!

Il se jette à ses genoux et lui baise la main.

LUCIENNE.

Je tremble déjà.

AUGUSTE.

Qui peut nous voir, nous entendre.

PITOIS, *à part, d'un air piteux.*

Moi, je suis là,
Moi, je suis là.

SCÈNE. XIV.

Les Mêmess, REMI, JOSEPH, DENISE, Villageois, Villageoises, Soldats.

JOSEPH, *voyant Auguste à genoux.* Que vois-je!

LUCIENE. Ah!

REMI, *à la cantonnade.* Arrivez, arrivez, vous autres, vive la joie!

CHŒUR.

Air: *J'entends la contrédanse.*

Au plaisir seul fidèles,
Chantons tous, mes amis,
Rien n'est doux comm' les bell's
Et le vin du pays.

REMI. Nous venions vous faire nos adieux mon lieutenant... mais il paraît qu'il y a contr'ordre...

AUGUSTE. Oui, mon brave Remi, je reste.

REMI. Tout est donc connu?.. on sait enfin que vous êtes le remplaçant de Joseph.

TOUS. Son remplaçant!

LUCIENNE. Lui!.. M. Auguste.

PITOIS, *toujours sur l'échelle.* Maudit bavard...

REMI. Vous l'ignorez encore?.. Ne vous rappelez-vous plus ce jeune abbé, qui logeait chez vous il y a trois ans?

LUCIENNE. En vérité.

PITOIS, *à part.* Je l'avais reconnu à la force du poignet.

REMI, *à Lucienne.* C'est pour vous qu'il a quitté le froc, ma belle enfant; il est parti abbé et le voilà officier.

AUGUSTE, *à Lucienne.* Vous ne m'aimiez pas dans ce temps-là.

LUCIENNE. Voyez pourtant comme on change.

JOSEPH. Ma foi, ça s'arrange à merveille! Mais où est donc Pitois... voilà un impudent menteur! se faire passer pour mon remplaçant.

PITOIS, *à part, s'agitant sur l'échelle.* Si je rencontrais un trou de souris, je m'y introduirais avec plaisir.

REMI. Allez, le ciel est juste! et il sera puni... Apprenez que, dans le temps, il s'est vendu neuf mille francs payables à son retour.

PITOIS, *à part.* Je chancelle.

REMI. Mais ce qu'on vient de me dire

est plus drôle... Le particulier qu'il a remplacé a fait banqueroute et l'on ne sait ce qu'il est devenu.

PITOIS, *se laissant glisser le long de l'échelle.* Ah ! grand Dieu !

TOUS. Qu'est-ce que c'est que ça?

PITOIS. Rendez-moi moi mes neuf mille francs ou je m'évanouis.

JOSEPH *le relevant.* Que diable faisais-tu donc là-haut?

PITOIS. Ne m'interrogez pas ! c'est une infamie... mais je le poursuivrai le scélérat, il ne sera pas dit que j'aurai servi la France pour le roi de Prusse.

AUGUSTE. Ainsi, Pitois, vous nous écoutiez?

PITOIS. J'ai tout entendu,..

LUCIENNE. Pitois, je ne vous demande pas de me rendre ma lettre.

PITOIS. Votre lettre, Lucienne? vous la trouverez à la même place, où il y a trois ans.

LUCIENNE. C'est bien !.. ça suffit...

PITOIS, *à part.* Va donc... épouse ton abbé en demi-solde... je vais aller aller retrouver la veuve Durand.

CHŒUR FINAL.

Air *du Châlet.*

Vive l'amour, vive les sentimens,
Tous joyeux et contens.
Célébrons ces liens charmans ;
En fait d'hymen vive les remplaçans,
Ce sont les meilleurs des amans.

LUCIENNE, *au public.*

Air nouveau de M. *Ch. Tolbecque.*

Pour que mon bonheur en ménage,
Messieurs, soit complet aujourd'hui,
Il est encore un autre gage,
Que de vous je réclame ici ;
Oui ! ce bonheur que je désire,
Grace à vous tous s'accomplira,
Si chaque soir vous venez dire,
Moi, je suis là !
Moi, je suis là.

CHOEUR.

Vive l'amour, etc.

FIN.

Imprimerie de J.-R. Mévrel, passage du Caire, 54.